

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Se rappeler
Rabelais

Par Kader Bakou

Des lecteurs nous ont rappelé que l'auteur de la citation «science sans conscience n'est que ruine de l'âme» n'est pas l'écrivain américain de science-fiction Frank Herbert, mais l'écrivain français Rabelais. En effet, cette phrase figure dans *Pantagruel*, publié en 1532. Elle est tirée d'une lettre adressée à Pantagruel par son père Gargantua qui lui conseille d'absorber toutes les connaissances de l'époque : «Premièrement le grec, comme le veut Quintilien ; deuxièmement le latin ; puis l'hébreu pour l'Écriture sainte, le chaldéen et l'arabe pour la même raison et qu'il n'y ait pas d'étude scientifique que tu ne gardes présente en ta mémoire (...) En somme, que je voie en toi un abîme de science... Mais, parce que, selon le sage Salomon, Sagesse n'entre pas en âme malveillante et que Science sans Conscience n'est que ruine de l'âme, tu dois servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui toutes tes pensées et tout ton espoir.»

Montaigne (1533-1592) dira à peu près la même chose tout en ajoutant «l'entendement» à la dimension morale : «A un enfant de maison qui recherche les lettres... ayant plutôt envie d'en réussir, habile homme qu'homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur, qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine : et qu'on y requit tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science.» Frank Herbert, l'auteur de *Dune*, a, lui aussi, fait sienne cette sagesse que François Rabelais avait fait dire à Gargantua qui, à son tour, reprend un certain sage Salomon.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

La deuxième journée de cette manifestation a vu défiler sur le grand écran, outre de nombreux couacs techniques, une dizaine de courts-métrages algériens sélectionnés dans la compétition nationale.

Entre documentaires et fictions, la plupart de ces films sont les premiers de leurs auteurs à l'instar de «Douce révolte» signé par la journaliste Fella Bouredji qui a témoigné en image de la tonitruante grève à l'Ecole nationale des beaux-arts d'Alger en mars 2015 et le mouvement «Infid'art» qui en a découlé. Menée par de jeunes étudiants exprimant par un langage artistique corrodé leur ras-le-bol de la déliquescence pédagogique et humaine de leur école, cette révolte méritait effectivement d'entrer dans la mémoire visuelle et cinématographique algérienne pour ce qu'elle a d'inédit et de poétique, se distinguant ainsi des précédentes grèves qui ont secoué cette institution. Dans un autre registre, notre consœur de l'APS Badra Hafiane a également présenté son premier court-métrage, «Hier, je reviendrai» qui tente en 15 minutes d'interroger les séquelles encore brûlantes des années de terrorisme. Ponctué par une voix-off subjective racontant la difficulté de surmonter le souvenir, le film va à la rencontre d'anciens habitants d'un village abandonné à Bordj Menaïel où un jeune Kabyle est revenu récemment pour enterrer son père. Prenant une distance à la fois respectueuse et prudente avec ce qu'elle filme, Badra essaie de souligner cette pudeur quasi aphasique dans l'évocation de la décennie noire et que d'autres témoins essaient de surmonter, à l'instar de ce père de famille qui ne rechigne pas à décrire les horreurs vécues. Entre les deux, la réalisatrice raconte la perte d'un oncle, touché à la jugulaire par un éclat de bombe, et décrit dans un texte aux accents romanesques l'impossibilité de transcender cette mémoire sur laquelle l'Algérie n'a jamais fait un travail d'apaisement. Du côté des fictions, le talentueux



Photo : DR

comédien Mourad Khan passe derrière la caméra ; le moins que l'on puisse dire c'est que cela ne lui réussit nullement ! Son court-métrage «Bounif» mise sur un humour bon marché pour faire passer une histoire tout à fait réactionnaire si ce n'est infantilisante où il est question d'un mécanicien disgracieux (campé par le réalisateur) amoureux d'une belle jeune femme qui ne cesse de refuser les prétendants dont elle fait évidemment la connaissance le jour même où ils se présentent ! Lorsqu'il trouve enfin le courage d'aller demander sa main, il se heurte à la moquerie générale et se fait gentiment rabrouer. Mais la morale de l'histoire ne tardera pas à arriver quelque temps plus tard quand Bounif s'illustre dans un acte héroïque devant celle qui l'a rejeté et clôture la fable avec une tirade digne des morales de La Fontaine !

Le film de la soirée est un docu-

mentaire sur le cinéma algérien signé par le Libanais Rani Bitar pour le compte de la chaîne El Jazeera. «Un film algérien» qui tente de dresser un constat sur la situation actuelle du 7^e art à travers le témoignage tantôt analytique, tantôt émotif et subjectif de réalisateurs, acteurs et techniciens issus de l'ancienne et de la nouvelle génération. Entièrement filmé en noir et blanc entre Paris et Alger, le documentaire part de la volonté d'un jeune Algérien établi en France de découvrir ce qu'est le cinéma algérien, son âme, sa substance, sa matérialité... Plein de questionnements et désireux de réaliser enfin un film en Algérie et sur l'Algérie, Amine transhumera entre des constats amers, désabusés, nostalgiques, ironiques ou plutôt pondérés de différents acteurs du domaine tandis qu'à l'écran défilent des séquences de nombreux films d'hier et d'aujourd'hui. Parmi les

intervenants, Merzak Allouache retrace les étapes du mode de production des films algériens depuis l'indépendance à nos jours en soulignant que l'Algérie vit actuellement une époque de «cinéma de célébrations» où le monopole de l'Etat cantonne cet art dans les grandes occasions officielles à l'instar des années culturelles (Alger, Tlemcen, Constantine, etc.) et parle en outre de sa filmographie qui a su s'adapter aux différentes périodes notamment cette dernière où malgré «une censure financière», il est parvenu à tourner quatre longs-métrages en moins de quatre ans. Le producteur indépendant Yacine Bouaziz présente pour sa part la démarche de sa boîte «Thala Films» qui tente de se démarquer de la mouvance dominante des grands thèmes «sérieux» en privilégiant la vision et le travail formel des réalisateurs. Quant à Lyès Salem, il estime que l'Algérie est un pays de cinéma en ce qu'il a d'exubérant et de surréaliste tandis que l'actrice Adila Bendimerad fustige le concept de «l'avenir du cinéma» en insistant sur le fait que ce dernier est déjà là et qu'il «ne faut pas attendre demain pour vivre et faire des films». Enfin, Ahmed Bedjaoui se souvient du temps où l'Algérie comptait 450 salles et enrichissait son PIB par le biais des millions d'entrées alors que l'écrivaine féministe Wassyla Tamzali évoque le travail de Assia Djebar (qui a réalisé deux films) et de Djamilia Sahraoui en mettant l'accent sur la rareté de la présence féminine dans le paysage cinématographique...

Si l'ensemble des intervenants se rejoignent sur l'état des lieux assez alarmant et sur l'impossibilité de définir ce qu'est un cinéma national, le témoignage le plus implacable est sans doute celui de Farouk Belloufa, l'homme d'un seul film «Nahla» sorti en 1979 qui a marqué les esprits par sa volonté d'évasion et sa démarche révolutionnaire de sortir totalement du cadre algérien tout en gardant une âme algérienne. Pour lui, tout ce qui a été dit sur la question depuis 1962 c'est «de pures bêtises» car le discours et la conceptualisation ont primé sur le travail artistique et la liberté des cinéastes, d'où son choix du silence et de l'exil...

Si le documentaire de Rani Bitar réussit à capter l'attention du spectateur grâce à sa densité prosaïque et le charisme de ses personnages, il ne tardera pas à tourner en rond tant sa volonté de cerner le sujet aura empiété sur le rythme de son écriture. Ainsi, les fausses fins et le dosage parfois maladroit de ses choix narratifs créent une atmosphère verbeuse, si ce n'est bavardage, qui altère la fluidité du récit. Heureusement, une certaine esthétique vaporeuse et mélancolique parvient à donner à ce film un charme certain et à appuyer la teneur dramaturgique de son contenu.

S. B.

Sarah H.

AÏN-TÉMOUCHENT

Installation d'un bureau de poètes

En marge de la visite du président de la Ligue nationale de la poésie populaire, M. Omar Bouaziz, dans la wilaya de Aïn Témouchent, ce dernier a saisi cette opportunité pour procéder au centre culturel du chef-lieu de wilaya, à l'installation d'un bureau de poésie de la wilaya dont les poètes membres n'ont pas tardé à désigner leur présidente en la personne de M^{me} Mechri Halima.

Durant cette cérémonie, le président national a rappelé que la ligue œuvre pour la préservation de cet art de la parole qui est un patrimoine national, et à encourager les jeunes talents. Le poète n'est pas le *meddah* d'autrefois, il a un rôle très constructif au niveau de la société. En outre, il doit avoir des qualités morales et civiques qui font de lui une personnalité distinguée de culture et respectée dans la société. Le président a cité quelques poètes nombreux, connus à l'échelle nationale tels que les cheikhs Djilali Aïn Tedles, Ali Khenchelaoui, El Djermouni et autres. Le public algérien revient à la poésie populaire car elle traite des thèmes d'actualité du monde qui l'entoure.

Dans les villes du Sud algérien telles que Oued Souf et Ouargla, les soirées festives sont animées par la poésie populaire, a ajouté notre interlocuteur. Au sujet de son programme d'action, la ligue envisage l'organisation d'un festival national. En 2015, il a été organisé dans la wilaya d'El Tarf. Pour 2016, le conseil national n'a pas encore décidé. Il publiera au moins dix des meilleurs recueils de ses artistes adhérents et en plus, supervisera d'autres activités à l'échelle locale.

S. B.

Sarah H.

Actucult

GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENTIE SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN AKNOUN, ALGER)

Du 13 février au 3 mars : Exposition-vente collective par les artistes Hssicen Saâdi, Youcef Hafid, Mohamed Laraba, Djanet Dahel, Mimi El-Mokhfi et Sofiane Dey. Vernissage le samedi 13 février à partir de 15h.

CENTRE CULTUREL HISTORIAL (RUE LARBI BEN M'HIDI, ALGER-CENTRE)

Samedi 13 février à 10h : L'APC d'Alger-Centre rend hommage à Lakhdar Rebbah, décédé le 6 février 1989. Conférence de Mohamed Rebbah, auteur, chercheur en histoire, intitulée «La vie militante de Lakhdar Rebbah».

LIBRAIRIE DU TIERS-MONDE (PLACE EMIR-ABDELKADER, ALGER-CENTRE)

Mardi 9 février à 14h30 : Belaïd Abane signera son livre *Nuages sur révolution*. *Abane au cœur de la tempête*, paru aux éditions Koukou.

GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA

CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

Jusqu'au 27 février : Exposition collective d'arts plastiques «Diap Baya», avec les artistes Jaoudet Gassouma, Amel Benghezala, Smail Ouchen et Hammouche Nouredine.

MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 11 février 2016 : 7^e Festival international de l'art contemporain (Fiac). Avec la participation de Clémentine Carsberg (France), Patrick Altes (France), Patrick

Maïssa (France), Francisco Javier Ruiz Carrasco (Espagne), Yannis Stefanakis (Grèce), Paul Alden Mvoutoukoulou (Congo), Gastineau Massamba Mbongo (Congo), les artistes algériens Fatiha Bouziane, Slimane Ould Mohand, Mohamed Skander, etc.

GALERIE D'ARTS ASSELAH-HOCINE (ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 18 février : Exposition de peinture par l'artiste Abderrahmane Bekhti.

GALERIE D'ART DAR EL KENZ (LOT BOUCHAOUI 2, N° 325, CHÉRAGA, ALGER)

Jusqu'au 20 février : Exposition des artistes Youcef Hafid, Mourad Belmekki, Ahmad Mebarki, Adlane Samet et Djamel Talbi, à l'occasion du 20^e anniversaire de la galerie. La galerie est ouverte du dimanche au jeudi de 8h30 à 17h30 et les vendredi et samedi de 11h à 17h30.

MUSÉE PUBLIC NATIONAL DE L'ENLUMINURE, DE LA MINIATURE ET DE LA CALLIGRAPHIE (PALAIS MUSTAPHA-PACHA, BASSE-CASBAH, ALGER)

Jusqu'au 26 mars : Exposition «Le maître et ses disciples» en hommage à Mostefa Ben Debbagh.